

# La découverte des religions de l'Empire de Russie et la place du fait religieux dans la Grande Armée lors de la campagne de 1812

JACQUES HANTRAYE

On a longtemps présenté les armées françaises parties à la conquête de l'Europe comme hostiles à la religion et aux Églises. La description des méfaits perpétrés par les troupes de Napoléon dispense souvent de s'interroger à ce sujet, alors que la réalité apparaît plus complexe. Qu'en est-il en particulier lors de la campagne de Russie, au cours de laquelle les Français sont confrontés à des sociétés dans lesquelles le fait religieux est très présent, et au sein desquelles il n'est pas question de sécularisation et encore moins de laïcisation ?

Dans le cas de l'invasion, de l'occupation et de la retraite de 1812, quels rapports les Français entretiennent-ils avec la religion et le clergé orthodoxes, et plus généralement avec la diversité religieuse de l'Empire russe ? Les envahisseurs sont-ils eux-mêmes systématiquement opposés à la religion ? Je tenterai de répondre à ces questions à partir des récits de militaires français et alliés de la Grande Armée et de quelques sources françaises publiées. En contrepoint, des passages de l'ouvrage de Madame de Staël, *Dix années d'exil*, permettront de mettre ces observations en perspective.

---

1. Germaine de Staël, *Dix années d'exil*, Paris, Plon, 1904, xxxvi-427 p.

## I. Une Église orthodoxe malmenée par la guerre

En premier lieu, rappelons que l'Église et les ecclésiastiques de l'Empire russe subissent d'importantes violences de la part des envahisseurs en 1812, de même que le reste de la société. Le choc est particulièrement rude. Des édifices du culte sont endommagés, pillés, parfois détruits. Les exemples sont nombreux<sup>2</sup>. Toutefois, il s'agit ici de réfléchir au sens de ces actes. Il convient d'abord de préciser que l'on se situe dans le temps très particulier qui va de l'invasion à la retraite, moment de violence particulièrement intense, et ce dans n'importe quel contexte. Mais que peut-on écrire au-delà de ceci ?

Tout d'abord, il n'y a pas systématiquement d'hostilité délibérée envers la religion ou l'Église lors du pillage des édifices du culte<sup>3</sup>. D'ailleurs, le fait de s'emparer de trophées de nature religieuse est ambigu : les militaires procèdent ainsi dans un but lucratif, mais cette pratique peut aussi revêtir une dimension symbolique plus respectueuse des objets eux-mêmes. Ainsi, lorsque l'armée française quitte Moscou en octobre, le cortège est fermé par la « croix de Saint-Ivan<sup>4</sup> », symbole des trophées pris dans la ville<sup>5</sup>. À l'échelle individuelle, le sergent Adrien Bourgogne (1785-1867), qui n'est pas d'emblée hostile à la religion, rapporte en France une petite croix en argent trouvée dans un caveau de l'église Saint-Michel, à Moscou, qui abrite les tombeaux de plusieurs empereurs<sup>6</sup>. Quant aux destructions de lieux de culte, elles sont avant tout la conséquence des faits militaires, incendies ou tirs d'artillerie. D'ailleurs, les Russes non plus ne ménagent pas toujours leurs édifices religieux lors des combats ou même après. L'abbé Surrugues, curé à Moscou, note que l'église Saint-Louis n'a pas été pillée par l'envahisseur pendant l'occupation, mais par les cosaques, lors du retour des Russes<sup>7</sup>. Les Russes détruisent certains monuments lorsqu'ils y sont forcés par les circonstances, quand ils ne commet-

---

2. Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie*, Paris, Flammarion, 2012, p. 112. Surrugues (abbé), *Lettres sur l'incendie de Moscou*, Paris, Plancher, 1823, p. 31.

3. Le produit des vols sert éventuellement de monnaie d'échange.

4. En réalité, la croix retirée par les Français du clocher d'Ivan le Grand au Kremlin.

5. Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 174.

6. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent Bourgogne*, Paris, Hachette, 1905, p. 136.

7. Surrugues (abbé), *Lettres sur l'incendie...*, *op. cit.*, p. 29.

tent pas de pillages. À Moscou, l'abbé Surrugues écrit encore que les Français s'efforcent paradoxalement de préserver quelques églises orthodoxes, auxquelles les sujets d'Alexandre mettent le feu<sup>8</sup>. Sans aller jusque-là, les Russes se servent des églises comme dépôts, de même que les Français. En juillet, ils auraient entreposé de la farine dans l'église de Ponéviej, par exemple<sup>9</sup>. Enfin, des juifs de Moscou mettent également leurs biens à l'abri dans une synagogue en septembre avec l'aval de leur rabbin. Les édifices du culte sont parfois respectés par les Français, pas uniquement pour des raisons utilitaires comme on a pu le voir plus haut, mais aussi par égard pour le caractère sacré des lieux ; le 15 septembre, le sergent Bourgogne sévit ainsi contre des incendiaires russes « qui mettaient le feu à un temple grec<sup>10</sup> ». Enfin, les soldats de Napoléon ne sont pas seuls en cause dans les violences commises contre le clergé ou les édifices du culte. L'opposition ne se situe pas seulement entre Français et Russes, mais elle concerne aussi des tiers. Ainsi, des officiers français attribuent les violences commises contre les églises à la volonté de vengeance des Polonais<sup>11</sup>. Enfin, soulignons que les troupes alliées agissent de la même façon que les Français. Le 11 août, des militaires de la très catholique Autriche sous les ordres du prince de Schwarzenberg occupent le presbytère de Gorodetchna et transforment l'église en blockhaus<sup>12</sup>.

Il faut dire à ce sujet que l'espace, et les constructions en particulier, sont perçus avant tout par les militaires en fonction des possibilités qu'ils offrent. Ainsi, les couvents sont aisément envisagés comme des lieux d'hébergement en raison de la vaste superficie des bâtiments et des immenses quantités de ressources accumulées. Napoléon lui-même est logé à l'occasion dans des établissements conventuels, comme à Gloubokoïe fin juillet, où il est reçu « au couvent des Carmes<sup>13</sup> ». Ceci s'inscrit d'ailleurs dans une tradition européenne de séjour des souverains dans des lieux de ce type lors de leurs déplacements. Aussi les lieux de culte et les établissements

---

8. *Ibid.*, p. 43-44.

9. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie (1812). Opérations militaires (24 juin-19 juillet)*, Paris, Gougy, 1900, p. 222.

10. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p. 20-21 et p. 23.

11. Surrugues (abbé), *Lettres sur l'incendie...*, *op. cit.*, p. 32.

12. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 11-19 août, Paris, Chapelot, 1903, p. 26. Le catalogue en ligne de la BNF porte par erreur ce document aux dates des 1<sup>er</sup>-10 août 1812.

13. *Ibid.*, 24 juin-10 août, 1903, p. 901.

monastiques font-ils l'objet d'un recensement de la part des Français en vue d'une éventuelle utilisation<sup>14</sup>.

Les saisies de vivres dans les monastères peuvent être encadrées. Macdonald écrit à ce propos à un commissaire ordonnateur, depuis Rossiena, le 4 juillet 1812, qu'il peut disposer des grains trouvés au couvent, précisant toutefois qu'« il s'agit seulement de s'assurer s'ils appartiennent aux Russes ou aux moines<sup>15</sup> ». Le même ordonne six jours plus tard d'emmagasiner des ressources dans le couvent de Rossiena et de dresser un procès-verbal, avant de les laisser en dépôt « sous la surveillance et responsabilité des moines, du capitaine du cercle et des autorités locales ». Il ajoute qu'il convient de veiller aux réclamations « des moines et des juifs<sup>16</sup> ». De plus, dans certaines églises ou établissements monastiques les Français font placer des sauvegardes, c'est-à-dire des soldats chargés d'assurer la protection des lieux contre les pillards, comme c'est le cas pour un pope étranger qui obtient ainsi une protection fournie par le commandant de place de Moscou<sup>17</sup>.

Une situation plus ambiguë que le pillage ou la destruction est celle des lieux aménagés pendant l'occupation en vue d'un autre usage que celui initialement prévu : une église ou un couvent transformés en hôpital font-ils l'objet de sacrilège ou doit-on plutôt dans ce cas apprécier la protection accordée aux malades ? L'attitude des militaires peut d'ailleurs varier en fonction du contexte et des individus concernés, comme le montre l'exemple des tombeaux des tsars à Moscou : alors que les premiers militaires français arrivés sur les lieux procèdent au pillage, à la recherche notamment de matériaux précieux, les suivants visitent les lieux avec intérêt et déplorent parfois ce qui s'est produit auparavant. Tout ceci confirme qu'en dépit des dommages infligés aux édifices du culte, aux objets liturgiques et aux biens de l'Église orthodoxe, il n'entre pas d'hostilité délibérée à l'égard de la religion<sup>18</sup>.

Malgré toutes ces nuances, il n'en reste pas moins que domine le plus souvent chez les Russes une représentation des Français comme une nation – et pas seulement une armée – areligieuse,

---

14. *Ibid.*, p 83. *Correspondance du maréchal Davout*, t. III, Paris, Plon, 1885, p. 408.

15. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 24 juin-10 août, p. 752.

16. *Ibid.*, 24 juin-10 août, p. 759.

17. Surrugues (abbé), *Lettres sur l'incendie...*, *op. cit.*, p. 31.

18. Alexandre Tchoudinov, « L'image de l'ennemi dans l'imaginaire collectif du menu peuple russe en 1812 », in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 369, août-septembre 2012, p. 117-126 et 123.

voire antireligieuse. Dans ses *Mémoires*, l'officier français au service de la Russie Alexandre-Louis de Langeron (1763-1831) écrit que la « profanation des églises » apporte la preuve que Napoléon veut la fin de la patrie et de la religion en Russie<sup>19</sup>. Il écrit début décembre qu'après le départ des maréchaux logés dans le couvent de Molodetchno où il a ses quartiers, on a trouvé dans l'église des vases souillés et des hosties foulées par « [d]es scélérats sans principes, sans morale, sans religion, en un mot, des élèves de la Révolution [...]»<sup>20</sup>. Du côté russe, le discours officiel, bien évidemment hostile à l'armée française et à son chef, a une très forte tonalité religieuse. Dans sa proclamation à l'armée depuis Vilna, le 13/25 juin 1812 : le tsar proclame : « Guerriers, vous défendez la religion, la patrie et la liberté ! [...] Dieu est contre l'agresseur<sup>21</sup> ». Ce message à la nation est réitéré environ dans les mêmes termes à Polotsk le 1<sup>er</sup> août. Le Saint Synode emboîte le pas au souverain dans la critique de la Révolution et l'appel à la vengeance divine contre les Français<sup>22</sup>. La population elle-même se persuade de ces thèses. Suivant le rapport d'un agent au service des Français envoyé sur la rive droite de la Dvina et parti de Kreslav le 5 août, les « paysans russes domiciliés aux environs de Dinabourg et Kreslav fuyaient devant l'armée française parce que, disaient-ils : “On veut nous contraindre à la religion des Français et nous faire quitter nos barbes. Or nous ferons tous les sacrifices plutôt que de nous voir enlever la foi de nos pères”<sup>23</sup> ». Madame de Staël souligne que la croyance religieuse, jointe à l'idée nationale, constitue la force du peuple russe, ainsi que le moyen d'unifier le pays contre l'ennemi<sup>24</sup>. À présent, au-delà des pratiques de violence et de leur interprétation, que sait-on des conceptions des Français au sujet des différentes religions pratiquées par le peuple russe, mais aussi du rapport qu'entretiennent les Français à la religion en général ?

## II. Les Français n'accueillent pas défavorablement la religion en général et l'orthodoxie en particulier

Tout d'abord, quelques indices font penser que la préparation et le déroulement de la campagne pèsent sur les représentations des

---

19. *Mémoires de Langeron*, Paris, Picard, 1902, p. 33.

20. *Ibid.*, p. 45-46.

21. Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne...*, *op. cit.*, p. 125.

22. *Ibid.*, p. 129-130.

23. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 11-19 août, 1903, p. 139.

24. Germaine de Staël, *Dix années...*, *op. cit.*, p. 300.

envahisseurs. Le témoignage de l'officier polonais Désiré Chlapowski, qui prit part à la campagne, indique qu'en Occident avant 1812, le clergé orthodoxe passe pour inculte ; il évoque le cas d'un « pope » rencontré à Paris fin 1811-début 1812, qui lui donnait des leçons de russe. Il écrit à son propos : « Il possédait de l'esprit naturel, mais n'avait absolument aucune culture, c'était un ignorant<sup>25</sup> ». Et pourtant ce prêtre était recommandé et même envoyé en France par son gouvernement. Cette opinion négative est partagée par Madame de Staël au cours de sa présence en Russie, lorsqu'elle écrit : « Les popes grecs ont beaucoup moins de savoir que les curés catholiques, et surtout que les ministres protestants ; de manière que le clergé, en Russie, n'est point propre à instruire le peuple, comme dans d'autres pays de l'Europe<sup>26</sup> ».

À partir de juin 1812, parmi les populations de l'empire d'Alexandre I<sup>er</sup>, les Français rencontrent principalement des orthodoxes, à l'égard desquels des malentendus se font jour d'emblée. Le regard porté sur l'ennemi dans ce domaine ressemble parfois à celui que les Français jettent sur leurs propres compatriotes attachés à la religion. On dénonce l'arriération supposée des Russes, comme c'est aussi le cas en France à l'égard de certaines populations. Le colonel Griois raille ainsi en août 1812 la « crédule superstition<sup>27</sup> » des soldats russes, qui croient aller directement au ciel après leur mort s'ils embrassent une image de saint Nicolas. Madame de Staël, pourtant bien disposée à l'égard des Russes, se convainc elle-même de l'idée qu'ils sont superstitieux<sup>28</sup>.

Pourtant, malgré les violences commises par les Français et leurs alliés, il arrive que les militaires de la Grande Armée accueillent avec une certaine bienveillance la dimension religieuse, voire qu'ils regardent favorablement l'orthodoxie. L'attitude de ces militaires, en particulier celle des Français, est complexe, faite de l'éloignement de la religion qui caractérise la vie militaire sous la Révolution et l'Empire, mais aussi de vingt ans de politique religieuse parfois contradictoire en France. L'attitude des militaires français de la Grande Armée reflète bien l'histoire ambiguë et la

---

25. Désiré Chlapowski, *Mémoires sur les guerres de Napoléon*, Paris, Plon, 1908, p. 233.

26. Germaine de Staël, *Dix années...*, *op. cit.*, p. 361-362.

27. *Mémoires du général Griois*, [s.l.], Paris, Éditions du Grenadier, 2003, p. 36.

28. Germaine de Staël, *Dix années...*, *op. cit.*, p. 298 et 325. Plus tard, des notes et des rapports évoquant le rôle de la religion circulent au cours de l'invasion : Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 11-19 août, p. 139.

chronologie complexe de l'Église de France pendant la Révolution. Parmi la troupe et les officiers, on rencontre des quadragénaires, arrivés à l'âge adulte avant 1789, mais aussi des individus entre vingt et quarante ans, qui forment le gros des troupes. Ces derniers sont contemporains de la politique religieuse de la Révolution. Enfin, les plus jeunes, autour de vingt ans, ont grandi en partie après la signature du Concordat. La culture religieuse et le rapport à la religion des militaires de la Grande Armée sont donc très divers. En plus d'appartenir à des générations différentes, ils sont originaires de milieux sociaux et de régions variés, leur rapport à la religion diffère donc profondément, sans compter ce qui a trait aux choix individuels.

Le rejet de la religion n'est pas évident chez l'ensemble des Français, à condition toutefois d'admettre que leur rapport au sacré, voire à la spiritualité, est moins fait d'adhésion à des dogmes et à une Église que d'une relation au fait spirituel parfois plus large et plus vague. Certains militaires éprouvent de façon intermittente un besoin d'ordre spirituel. Parmi les témoignages, on trouve parfois la trace de prières ou de paroles adressées au ciel par les combattants, qui constituent souvent l'expression de leurs joies ou de leurs doutes. Picart, par exemple, le compagnon du sergent Bourgogne, se situe fréquemment entre blasphème et expression d'une confiance en Dieu<sup>29</sup>. Ceci est le reflet des tensions qui traversent ces hommes lors d'une campagne particulièrement éprouvante.

Au sein de la Grande Armée, qui comprend principalement des catholiques, mais aussi des protestants, des juifs, sans compter les athées, des individus expriment leur spiritualité par la prière ou par des poèmes<sup>30</sup>. Il faut dire que les circonstances, surtout à partir d'octobre, conduisent à ces manifestations. Griois, notamment, rapporte avoir entendu pendant la retraite un cheval-léger bavarois effondré au milieu d'une route s'exclamer plusieurs fois « Mein Gott<sup>31</sup> ». Un cas certes isolé, mais tout à fait éclairant dans son caractère extrême, concerne la femme âgée d'environ vingt-cinq ans d'un colonel français mort au combat, qui appartient donc à la génération intermédiaire que j'évoquais tout à l'heure. Elle se trouve avec sa petite fille au passage de la Berezina. Elle ne peut franchir la rivière, d'autant plus qu'elle et son cheval sont blessés. Elle regarde alors son enfant, puis le ciel, avant de s'exclamer : « Oh Dieu ! Comme je suis infiniment malheureuse de ne pas seu-

---

29. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p. 137 et 142.

30. Henri de Roos, *Avec Napoléon en Russie*, Paris, Chapelot, 1913, p. 220.

31. *Mémoires du général Griois...*, *op. cit.*, p. 112

lement pouvoir prier<sup>32</sup> ». Elle finit par étrangler son enfant avant d'être écrasée par des chevaux.

L'abbé Surrugues, curé de la paroisse catholique Saint-Louis à Moscou, et par ailleurs émigré français, est convaincu que le dernier lien à la religion des militaires sous les ordres de Napoléon présents dans la capitale religieuse de la Russie est constitué par le baptême. Parmi ces hommes, remarque-t-il, l'assistance à la messe est très rare, de même que la célébration d'obsèques catholiques<sup>33</sup>. Pourtant, la lecture des mémoires de combattants dément de façon fréquente les observations du prêtre, car les funérailles y sont présentées comme essentielles aux yeux de ces hommes confrontés par définition à la mort violente<sup>34</sup>. La dimension religieuse, ou du moins spirituelle, présente chez eux, transparait à travers l'attention prêtée à l'inhumation dans des conditions décentes de compagnons d'armes, soldats ou officiers ; on observe alors le déploiement de rites funéraires, même sécularisés. Il s'agit bien de rites, au sens où les définit l'ethnologue et sociologue Martine Segalen, comme un « ensemble d'actes formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique<sup>35</sup> », ce qui est bien le cas ici.

L'absence de mention d'une cérémonie religieuse à l'occasion d'un décès ne signifie absolument pas que le rituel soit totalement absent, même s'il fait parfois l'objet d'inventions personnelles déroutantes. Le médecin militaire souabe H. de Roos rapporte qu'il fut appelé afin d'examiner le cadavre d'un Polonais mort en duel. Le témoin du défunt fouille les affaires du mort et les partage avec le médecin, en disant à celui-ci : « Tu les emporteras dans ton pays, en souvenir de ce moment<sup>36</sup> », ajoutant en latin que ce partage fait d'eux des amis, à l'issue d'une pratique ambiguë qui se situe entre récupération des biens et hommage rendu au défunt.

Il suffit de lire le récit que donne le général Boulart de l'enterrement du général Gudin de la Sablonnière (1768-1812), qui servait sous les ordres de Davout, pour comprendre qu'improvisation forcée n'est pas forcément synonyme d'incurie ou

32. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 277-278.

33. Surrugues (abbé), *Lettres sur l'incendie...*, *op. cit.*, p. 10-11.

34. Jacques Hantraye, « Les sépultures de guerre en France à la fin du Premier Empire », in Odile Roynette (éd.), « Pour une histoire culturelle de la guerre au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 30, 2005, p. 121-137.

35. Martine Segalen, « L'Europe des rites de mariage », in Sabine Melchior-Bonnet & Catherine Salles (éd.), *Histoire du mariage*, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 779-780.

36. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 50.

de négligence à l'égard des défunts. Les restes de cet officier supérieur blessé mortellement au combat de Valoutina (août 1812) ont été rapportés à Smolensk où « on les enterra dans un bastion de la citadelle, avec un appareil digne d'un homme si justement estimé, aimé et regretté<sup>37</sup> », rapporte le général Boulart, avant d'ajouter : « Cette cérémonie [...] me parut avoir un caractère imposant et grave<sup>38</sup> ». Il évoque encore un « silence morne et religieux<sup>39</sup> ». Y compris dans les pires circonstances, des pratiques se maintiennent *a minima*. Le sergent Adrien Bourgogne (1785-1867) note qu'en novembre 1812, au cours de la retraite, le nouveau-né d'une cantinière<sup>40</sup> étant mort de froid, on prodigue à cette femme des paroles de consolation. Un sapeur creuse ensuite un trou dans la neige, le père embrasse l'enfant et le dépose dans la tombe improvisée, que l'on comble avant de repartir aussitôt<sup>41</sup>. Ne pas pouvoir enterrer un camarade ou même une simple connaissance est ressenti comme une souffrance profonde. Les militaires qui refusent d'offrir aux morts des obsèques dignes, ou pire, ceux qui dépouillent les cadavres, font l'objet de la réprobation des témoins.

Enfin, les vastes cimetières que sont les champs de bataille poussent à de sombres méditations, comme c'est le cas pour Roos, tandis que le site de Borodino traversé à nouveau lors de la retraite suscite l'horreur générale<sup>42</sup>. C'est à la fois le respect dû aux morts qui est en jeu, ainsi que la peur de chacun de finir sans sépulture, comme ces défunts. Certains Français ont à l'esprit des représentations religieuses mêlées à des références imaginaires parfois confuses, presque gothiques. Elles apparaissent lors de moments de tension et plongent dans un imaginaire issu du monde catholique<sup>43</sup>. La référence aux Anciens est également présente, comme le spectacle d'une procession orthodoxe à Moscou qui évoque à l'actrice française Louise Fusil des images de l'Antiquité<sup>44</sup>.

En dehors de ce qui a trait à la croyance ou au respect des rites, dans lesquels il entre plus de sacré que de spiritualité à proprement

37. *Mémoires militaires du général B[ar]on Boulart sur les guerres de la république et de l'empire*, Paris, Librairie illustrée, 1892, p. 250.

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*

40. Elle est désignée sous le nom de « mère Dubois ».

41. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p. 61.

42. *Ibid.* p 49-50 et Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 129.

43. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p 80.

44. Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*, t. II, Bruxelles, Société belge de librairie, p. 273.

parler, la religion revêt aussi une utilité sociale bien comprise. Elle constitue un vecteur de communication et d'échanges entre adversaires et contribue à l'apaisement des tensions. Des deux côtés, on sait user de la référence religieuse afin de limiter la violence ; Picart, un compagnon du sergent Bourgogne, fait croire qu'il est juif, tandis que Jakob Meyer se sert de la solidarité confessionnelle<sup>45</sup>.

Certains Français respectent les Russes qui mettent en avant la religion pour être épargnés<sup>46</sup>. Des objets symbolisent la relation, comme dans une anecdote que rapporte Louise Fusil. Le fils du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, est contraint par une grave blessure de rester à Vilna lors de la retraite. Louise Fusil, qui veille le jeune homme, se trouve aux prises dans la chambre avec des cosaques. Voici ce qu'elle rapporte à ce propos :

Je détachai de mon col une petite vierge de Kiow [Kiev] que Madame la princesse Koutouzoff m'avait donnée en Russie, comme un préservatif de malheur ; elle en fut un en effet, pour nous. Je la posai sur le général : « Comment osez-vous, leur dis-je, attaquer un homme mourant ? Dieu vous punira »<sup>47</sup>.

Elle indique que la vénération des Russes pour les images, et particulièrement pour cette image de la Vierge, les sauva de ce mauvais pas. Il arrive même que la pratique religieuse commune réunisse les anciens ennemis, comme ce Russe priant pour Henri de Roos, dont il est devenu le serviteur durant sa captivité<sup>48</sup>.

La question religieuse revêt aussi une dimension politique, car elle se situe au cœur d'enjeux de fidélité ; certains prêtres polonais jouent le rôle d'intermédiaires en faveur des Français, de même que des nobles de cette nation<sup>49</sup>. Pendant la campagne, les Russes se méfient du clergé catholique de leur Empire, et les militaires au service du tsar n'hésitent pas à maltraiter les prêtres quand ils les suspectent de connivence avec les Français ; ceci pose la question de la fidélité au tsar des populations allogènes. Au-delà même, au sein du clergé orthodoxe une minorité se montre favorable, sinon au rapprochement avec les Français, du moins à des relations apai-

45. *Jakob Meyer, soldat de Napoléon 1808-1813*, traduit et présenté par Ernest Kallmann & Françoise Lyon-Caen, Paris, Autrement, 2009, p. 67 et 68, et Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p.179.

46. *Ibid.*, p.16.

47. Louise Fusil, *Souvenirs...*, *op. cit.*, t. 2, p. 331 et 333.

48. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 235. Ceci a lieu avant mars 1813.

49. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 24 juin-10 août, p. 400.

sées avec l'envahisseur pendant l'occupation, dans une forme d'accomodement. Il s'agit certes de cas isolés, comme l'archimandrite Varlaam, de Moguilev, qui prête serment de loyauté à Napoléon et accepte de prier publiquement pour lui. Mentionnons aussi quelques clercs accusés d'accointance avec les Français dans les provinces de Moguilev et de Smolensk<sup>50</sup>. Le général Désiré Chlapowski écrit que dans une église orthodoxe, après l'incendie de Moscou, il entendit pendant un service « un sermon dans lequel le pope s'élevait violemment contre [le] gouvernement [du tsar]<sup>51</sup> ». Il pense que c'était « à l'instigation d'officiers français, et à l'insu de l'Empereur [Napoléon], qui ne l'aurait certainement pas toléré, car il avait repoussé l'idée de faire insurger les paysans<sup>52</sup> ». On ne perçoit pas à proprement parler de politique religieuse de la part des Français, même si une préoccupation pour ces questions existe. La commission provisoire de gouvernement de la Lituanie instituée par les Français le 1<sup>er</sup> juillet 1812 s'occupe ainsi de questions religieuses, puisque le catholicisme latin et uniate est déclaré religion d'État, en parallèle avec une proclamation de tolérance religieuse<sup>53</sup>.

La majorité du clergé orthodoxe se prononce contre l'envahisseur, assimilé à l'Antéchrist<sup>54</sup>. Toutefois, dans le contexte de l'occupation, les Français entendent que le clergé orthodoxe se montre au moins loyal envers eux, dans la mesure où eux-mêmes lui font confiance. Le général Bro décrit le 23 juillet à Dorogoboué un « pope », « vieillard à longue barbe blanche<sup>55</sup> », présent au milieu d'un groupe de prisonniers de guerre de l'Oural. Après le dîner, partagé avec les Français, un officier polonais le surprit en train de prier à haute voix à l'église « pour le succès des armes du tsar et appelant les foudres du ciel sur la tête des Français impies<sup>56</sup> ». Bro indique que son « manque de reconnaissance lui valut une verte correction<sup>57</sup> ». Quant au clergé catholique étranger établi à Moscou, il fait figure d'intermédiaire et joue un rôle d'apaisement qui est apprécié à la fois par les Français, dont Napoléon, et par les Russes.

---

50. Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne...*, *op. cit.*, p. 134.

51. Désiré Chlapowski, *op. cit.*, p. 278.

52. *Ibid.*

53. Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne...*, *op. cit.*, p. 121-122.

54. Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie...* *op. cit.*, p. 207.

55. *Mémoires du général Bro*, Paris, Plon, 1914, p. 114.

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

Il s'agit en particulier du curé Surrugues et des prêtres qui l'entourent<sup>58</sup>.

À la lecture des témoignages, on peut remarquer la prise en compte par les Français de la spécificité religieuse du monde russe et de son importance, notamment à travers la description de ses monuments. La prise de conscience de la valeur et de l'intérêt des églises orthodoxes a lieu dès l'invasion, quoique de façon inégale, selon Maya Goubina<sup>59</sup>. Bourgogne, qui est issu de la petite bourgeoisie marchande de Condé-sur-Escaut, manifeste de l'intérêt pour les églises<sup>60</sup>. Henri de Roos se montre également attentif à la première église russe qu'il voit<sup>61</sup>. L'architecture étonne et déconcerte. Elle évoque l'Asie à des Français qui ne connaissent pourtant ce continent qu'à travers la littérature de voyage et projettent leur imaginaire sur la Russie<sup>62</sup>. On reste parfois sceptique à propos de cet art, mais on se montre au moins ébloui par la richesse des matériaux et la qualité du travail artistique. Griois évoque l'église de Nova-Topchina sur le Dniepr, découverte en juillet ou août, qui était « entièrement en bois, blanchie intérieurement et assez propre ; elle avait pour ornement quelques dorures et des tableaux de petites dimensions qui, de même que tous ceux que j'ai vus dans les églises grecques, étaient exécutés et finis avec soin ; mais les figures, d'un dessin sec et incorrect, étaient appliquées pour la plupart comme des découpures sur un fond doré ou recouvertes elles-mêmes de dorures<sup>63</sup> ». La découverte des icônes déconcerte donc ceux qui sont habitués aux canons de la peinture française, italienne ou flamande.

### III. L'appréhension contrastée de la diversité religieuse de l'Empire par l'armée française

Les militaires de la Grande Armée n'ont qu'une vision très limitée de la société russe, en raison des conditions même de leur présence dans l'Empire. En effet, la guerre a temporairement déstructuré le pays, notamment en vidant villes et campagnes à l'approche

---

58. Louise Fusil, *Souvenirs...*, *op. cit.*, t. II, p. 289-290.

59. Maya Goubina, « Les images des ennemis dans la perception des conquérants de l'Europe (1805-1812) », in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 369, août-septembre 2012, p. 91.

60. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p. 40 et Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 100.

61. *Ibid.*, p. 67.

62. *Mémoires du général Griois...*, *op. cit.*, p. 58 et Boulart, *op. cit.*, p. 256.

63. *Mémoires du général Griois...*, *op. cit.*, p. 34.

de l'envahisseur. Henri de Roos, évoquant son arrivée à Polotsk, insiste sur le fait que presque tous les habitants sont partis<sup>64</sup>. L'aperçu que les Français ont de la réalité religieuse de l'Empire est donc souvent sommaire. Il suffit de citer le passage suivant, typique dans son laconisme. Le 16 juillet, un rapport du capitaine d'ordonnance Christin, adressé à Napoléon depuis Gloubokoïe, décrit cette localité comme une « petite ville dont la population juive occupe 200 (sic) maisons en bois et qui a de plus un grand couvent et quelques maisons en pierre<sup>65</sup> ».

Pourtant, certains militaires sont logés chez des prêtres ou des pasteurs, ce qui leur permet de converser avec ces ecclésiastiques. Roos loue l'excellent accueil qu'il reçoit dans son deuxième gîte après le franchissement de l'Oder chez un pasteur protestant<sup>66</sup>. Il ressort des différentes remarques émises par des témoins que l'orthodoxie est perçue comme relevant à la fois de l'Orient et de l'Occident. Pour sa part, Madame de Staël qui parcourt la Russie pendant l'invasion, tout en formulant sans doute quelques erreurs d'interprétation, se montre ouverte à l'égard de l'orthodoxie. Elle porte un regard positif sur le christianisme oriental<sup>67</sup>. Certains Français assimilent les prêtres orthodoxes à leurs homologues catholiques ; ils semblent découvrir que ce clergé est marié et qu'il peut avoir des enfants. Griois, qui séjourne à Nova-Topchina en juillet ou août 1812 y rencontre « le curé », à propos duquel il précise : « il était marié et j'assistai au baptême d'un de ses enfants qui eut lieu dans l'église selon le rite grec »<sup>68</sup>.

Si l'on tient compte de cette vision très sommaire de l'orthodoxie, on comprend que les Français aient peu écrit au sujet des minorités religieuses de l'Empire. Il n'est pas question des protestants dans les textes que j'ai lus, alors qu'ils sont pourtant présents dans les actuels pays baltes et dans certains secteurs de la Russie. On recense des pasteurs dans beaucoup de grandes villes où les Français ont séjourné au cours de la campagne<sup>69</sup>. Parmi les minorités, les auteurs de mémoires appartenant à la Grande Armée

64. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 41.

65. Gabriel Fabry, *Campagne de Russie...*, *op. cit.*, 24 juin-19 juillet, p. 546.

66. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 14. Voir aussi *Mémoires du général Griois*, *op. cit.*, p. 34.

67. Staël (Germaine de), *Dix années...*, *op. cit.*, p. 303 et 305.

68. *Mémoires du général Griois...*, *op. cit.*, p. 34.

69. Erik Amburger, *Die pastoren des Evangelischen Kirchen Russlands*, Lüneburg, Institut nordostdeutsches Kulturwerk, Martin-Luther-Verlag, 1998, III-557 p.

se montrent davantage attentifs aux juifs, qui sont perçus plutôt de façon négative<sup>70</sup>. Notons toutefois que les aspects concrets et matériels du judaïsme n'échappent pas aux militaires de la Grande Armée et ne sont pas forcément dénigrés. Henri de Roos mentionne ainsi en avril 1812 un « cimetière juif » entre Kunersdorf et Posen, en Pologne prussienne<sup>71</sup>. Bourgogne évoque une synagogue, ainsi que l'interdit alimentaire concernant la viande de porc<sup>72</sup>.

Plus tard, la fin des combats et la captivité offrent la possibilité aux prisonniers de guerre de mieux appréhender la question religieuse. La véritable rencontre a lieu au moment où l'on revient à des conditions d'existence à peu près normales ; c'est de cette manière que l'Allemand Roos découvre le judaïsme du monde slave. Un soir, « jour de sabbat des juifs » écrit-il, il entend son hôtesse juive lire à haute voix un passage de la Bible et prononcer des mots d'allemand. Il constate que le livre est en caractères hébreux, mais en langue allemande. D'où une interrogation à propos de l'origine de ces populations, et sur la manière dont la langue allemande a été conservée parmi eux, mêlée à l'hébreu. Toutefois, il n'est pas convaincu par les diverses réponses qu'il reçoit<sup>73</sup>.

Quant aux musulmans et aux autres minorités religieuses, on ne trouve rien ou presque à leur sujet dans les écrits des militaires, même si cet aspect de la question n'échappe pas à Madame de Staël. Mais si elle évoque les Kalmouks, c'est avant tout pour laisser entendre qu'ils n'ont pas de religion. Elle mentionne toutefois le chamanisme<sup>74</sup>. À propos du Kamtchatka, dont elle a entendu parler sans le visiter, elle note ainsi, dans une vision très ethnocentree : « Les prêtres de ce pays, nommés *shamanes*, sont des espèces d'improvisateurs ; ils portent par-dessus leur tunique d'écorce d'arbre une sorte de réseau d'acier, auquel sont attachés plusieurs morceaux de fer, dont le bruit est très fort dès que l'improvisateur s'agite ; il a des moments d'inspiration qui ressemble beaucoup à

---

70. Le sergent Réguirot mentionne par exemple un « infâme juif » : Réguirot, *Le sergent isolé*, Paris, bureau de l'état-major de la 6<sup>e</sup> légion de la garde nationale, 1831, p. 27.

71. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 13.

72. Adrien Bourgogne, *Mémoires du sergent...*, *op. cit.*, p. 23-24.

73. Henri de Roos, *Avec Napoléon...*, *op. cit.*, p. 256.

74. Germaine de Staël, *Dix années...*, *op. cit.*, p. 345.

des attaques de nerfs, et c'est plutôt par la sorcellerie que par le talent qu'il fait impression sur le peuple<sup>75</sup>.

La découverte des religions de l'Empire russe par les Français entre juin et décembre 1812 s'effectue donc dans les pires conditions. Elle a lieu, en effet, de façon violente, brutale même, assortie parfois de malentendus de part et d'autre, mais sans hostilité ou rejet a priori côté français. La découverte en elle-même est dans l'ensemble superficielle. La spécificité religieuse russe n'est pas toujours perçue par les militaires de la Grande Armée, ou du moins elle n'est pas bien comprise et analysée. Les stéréotypes se perpétuent chez les Russes et les Français, entre l'ignorance et la superstition attribuées aux uns, et la haine de la religion qui serait l'apanage des autres. Pourtant, les Français ne sont pas complètement fermés à la dimension spirituelle. L'hostilité à l'égard de la religion en vigueur dans les années 1790 n'est plus tout à fait de mise. Elle a laissé la place à une forme de neutralité, voire à un respect du sacré qui est parfois recherche de réconfort religieux ou de rites qui soudent le groupe. Les Églises sont même instrumentalisées dans un but politique. Ceci est d'une part voulu par le gouvernement français et d'autre part le résultat du caractère multiethnique de la Grande Armée et le reflet de l'arrivée de nouvelles générations, plus sensibles à la religion ou du moins au sacré. Enfin, si les membres du clergé sont en partie au cœur des relations entre occupants et occupés, une minorité seulement fait le jeu des Français. La grande majorité des prêtres ou des moines orthodoxes s'abstient de tout contact avec l'ennemi, dissimule ses opinions devant l'envahisseur, et surtout défend le point de vue officiel dès que l'occasion se présente. Seuls les catholiques autochtones font l'objet de suspicion de la part des autorités russes. On remarque à cette occasion, notamment à la lecture de Madame de Staël, que les remarques des Français ou de leurs alliés à propos des religions de l'Empire de Russie constituent aussi une réflexion à propos de la religion occidentale.

Centre d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle (Paris I – Paris IV)

---

75. Elle ajoute à ce propos : « L'imagination, dans des pays aussi tristes, n'est guère remarquable que par la peur, et la terre même semble repousser l'homme par l'épouvante qu'elle lui cause » (*ibid.*, p. 351-352).